

24. Un monde à transformer

Nos sources 24

La première cause des désordres de cette malheureuse paroisse était la misère, et il fallait nécessairement, pour les arrêter, que les secours précédassent l'instruction [...].

[Monsieur de Sernin, leur curé,] promit de leur donner, dès le lendemain, des outils, des semences, et de les soutenir jusqu'au temps où ils pourraient joindre le fruit de leurs premiers travaux à ses secours [...]

C'était là tout ce qu'il pouvait faire seul : il comprit que les secours, qu'il serait en état de donner, n'étant que passagers, et ne pouvant se renouveler en proportion des besoins, la misère renaîtrait et, avec elle, les mêmes désordres. C'était la culture qu'il fallait ranimer, quelque mauvais que fût le terrain : c'était sur la terre seule qu'il fallait compter. Il le comprit parfaitement, et ne s'occupa plus que des moyens de parvenir à son but. Il résolut donc d'aller à la ville, d'exposer au Gouvernement les besoins de sa paroisse et les moyens d'y remédier. Ce fut à l'Intendant de sa province qu'il s'adressa [...].

M. de Sernin fut assez mal reçu à la première visite. [...] Le curé se retira, avec le projet de revenir et de tout faire pour être au moins-entendu. Il revint en effet bientôt. [...]

Là il peignit avec toute l'énergie du zèle qui l'animait, les maux presque nécessaires et inévitables, pour des hommes livrés à la misère. [...] Il indiqua si clairement la source des désordres dont on se plaignait, et demanda avec tant d'instance qu'on s'occupât à les réparer, que l'Intendant, tout surpris d'un zèle si nouveau, et de la dignité qu'il ne s'attendait pas à trouver dans un curé de village, lui promit de songer sérieusement à sa demande. [...]

Il promit d'examiner, avec la plus grande attention, un mémoire que le curé lui laissa, et finit par lui indiquer un jour, où il pourrait avoir avec lui un nouvel entretien plus long et décisif.

Rien n'égalait les craintes de M. Sernin, à l'approche du jour qui devait décider du sort de ses paroissiens. Il ne s'occupa qu'à prier : c'était sa coutume ; il commençait par faire tout ce qui était en lui pour réussir, et il finissait par en demander à Dieu le succès. Son zèle eut sa récompense.

On lui promit d'écrire au ministre et de lui demander la liberté d'agir conformément à son projet, qui fut tout approuvé. Dieu bénit cette grande œuvre dès ses commencements : les obstacles qu'il avait paru impossible d'abord de lever, disparurent, et l'on commença d'espérer le succès le plus flatteur. Le ministre approuva toutes les demandes, laissa à l'Intendant la liberté entière, et applaudit aux vues sages et bienfaisantes du jeune curé. On songea à envoyer des secours [...] et (revint) l'espérance d'une vie plus heureuse que celle qu'ils traînaient dans la misère. [...]

Le Roi, dans sa bienfaisance, accordait de l'argent, des bestiaux, des semences, et une exemption d'impôts pendant cinq ans, pour ceux qui voudraient travailler.

M. de Sernin fit chanter un Te Deum en action de grâces du changement que Dieu venait d'opérer et donna sa bénédiction. [...]

Les jours suivants furent employés à la reconnaissance du terrain de chacun : les bornes des champs, enfouies depuis si longtemps, furent relevées et la distribution des bestiaux, des semences et de quelques engrais se fit aussi promptement.

Pendant l'hiver qui suivit cette étonnante opération, après en avoir obtenu la permission du Gouvernement, ils travaillèrent à des chemins de communication de leur village aux lieux des environs, qui avaient des marchés et des foires, et rétablirent la plupart de leurs habitations. Les distributions de pains se continuèrent jusqu'à la récolte. Quantité

de citoyens vertueux et riches s'empressèrent de concourir à cette grande œuvre ; et des fonds nouveaux, joints aux secours non interrompus du Gouvernement, se succédèrent sans cesse chez le bon curé qui ne pouvait assez admirer et remercier la divine Providence.

Dans l'espace d'un an, on vit une terre horrible, par sa stérilité et les habitants qu'elle portait, se changer en une contrée riante et fertile, peuplée d'hommes laborieux et vertueux.

Aussi M. de Sernin, toutes les fois qu'il parlait de l'ancien état de sa paroisse, était bien loin de s'attribuer la plus légère partie de ces succès : c'était à Dieu seul qu'il les rapportait tous, sans même conserver pour lui le mérite d'avoir désiré en être l'instrument, et c'était encore moins l'effet de sa modestie, sa première vertu, que de sa conviction intime et profonde du vrai miracle que Dieu avait opéré.

Extrait de « le modèle des pasteurs précis de la vie de Monsieur de Sernin, curé d'un village dans le diocèse de T*** »,
réédition et adaptation par Michel Van Herck, éd. Copy print, Mons 2011, pp27-30

Le monde rural du temps de Pierre de Clorivière était bien différent du nôtre en Europe occidentale. Une petite élite se composait de chatelains à laquelle on pouvait joindre les cabaretiers et les aubergistes qui formaient une élite culturelle. De petits propriétaires de quelques hectares constituaient une catégorie plus modeste ayant une relative indépendance économique. Quant à la masse, elle regroupait de tous petits exploitants laboureurs ayant à peine de quoi survivre, des ouvriers journaliers prêtant leur bras pour un salaire dérisoire, et une quantité importante de mendiants.

P.de Clorivière – alias Monsieur de Sernin – était originaire de la noblesse d'affaires, jésuite cultivé ayant exercé des ministères de formateur dans la Compagnie de Jésus et au Séminaire de Dinan. Il avait été aumônier de religieuses à Londres et à Bruxelles ainsi que prédicateur dans des communautés religieuses parisiennes.

Il découvre avec stupeur la grande misère des campagnards lorsqu'il séjourne occasionnellement dans une propriété de sa famille, à la Fosse – Hingant, ou quand il devient curé de Paramé à la demande de l'évêque de Saint-Malo. C'est cette situation qu'il évoque dans son petit roman « *Le modèle des pasteurs ou précis de la vie de Monsieur de Sernin* ».

Imprégné de l'Évangile, notre curé, qui a voulu un poste auprès des plus démunis, s'attaque avec intelligence à une réforme de sa paroisse. Il découvre que la première cause des désordres moraux régnant dans sa paroisse (brigandage, braconnage, abandon des femmes, des enfants et des vieillards) est la misère de la masse populeuse.

Dans un premier temps, il recourt à une aide pécuniaire provenant de ses propres ressources. Il est conscient que cette aide passagère ne résoudra pas les problèmes à long terme. Il faut développer une politique ambitieuse qui ne peut être l'œuvre d'un seul. Dès lors, il interpelle l'autorité politique régionale qui oppose d'abord une fin de non-recevoir. Il revient alors à la charge après avoir mis au point un dossier solide où des solutions sont suggérées et étayées par une argumentation documentée. Sa détermination ébranle l'inertie de l'administration dirigée par un « Intendant » – en termes actuels, nous dirions un ministre régional chargé des affaires économiques ou un Préfet de département –. Celui-ci remonte à l'échelon national représenté par le gouvernement et le roi en charge du bien commun de la nation.



L'arrivée de moyens de développement (outillage, animaux d'élevage, semences) encourage la population, stimulée par son curé, à retrousser ses manches et à se mettre à l'ouvrage : bornage des propriétés, distribution et partage du matériel, remise en état de la voirie pour sortir de l'enclavement dans la misère. Une assistance sociale (distributions de pains) permet de tenir jusqu'au premier résultat de la réforme entamée. Et le succès appelant le succès, des investisseurs extérieurs se proposent pour améliorer la situation.

En vrais disciple du Christ, notre curé ne s'attribue pas les mérites de ces changements. Il en rend grâce à Dieu personnellement mais aussi en y associant la population lors d'un Te Deum.

Au-delà de la figure romanesque de Mr de Sernin, nous découvrons le christianisme social d'un certain nombre de chrétiens du XVIII^e siècle. Nous savons que l'idée de ce petit ouvrage littéraire fut inspirée par le travail social ébauché par Limoélan, un frère de Pierre de Clorivière riche propriétaire imprégné de la philosophie des Lumières, ainsi que par l'exemple donné par l'abbé Jean-Baptiste de Salignac – Fénelon, curé de Saint-Sernin- des- Bois dans le diocèse d'Autun. Ce dernier, abbé commanditaire du village, avait émancipé ses vassaux, encouragé le travail en commun, construit des routes et favoriser l'exploitation de la houille dans le Creusot. Il acheva sa vie à Paris comme apôtre des petits ramoneurs savoyards.

L'ouvrage de Pierre de Clorivière, outre les capacités pédagogiques du formateur jésuite, révèle la figure spirituelle de notre fondateur. Il est convaincu de l'absolu de Dieu auquel il faut vouer son existence. Dans l'introduction à la réédition du « modèle des pasteurs... » (en vente au secrétariat du 202, à Paris) je développe davantage le contexte historique, social ecclésiologique du XVIII^e siècle : on s'y reportera pour plus de détails.

Les propos de notre fondateur peuvent être stimulants pour nous qui avons à témoigner de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui, et pour ceux qui sont en milieu rural, pour y soutenir les travailleurs agricoles dont la situation est assez catastrophique et engendre de nombreux drames.

Michel Van Herck, PCJ

Photo : église de Paramé que connut Clorivière

Questions pour un partage en groupe ou avec mon accompagnateur.

- Quelle analyse, et avec quels instruments, je fais de la situation socio-économique où je vis ?
- En faisant une révision de vie à partir d'une situation que j'ai vécue, quelles (s) interpellation (s) je perçois pour Moi ? pour mon groupe ? des personnes avec lesquelles je travaille ?

- A quelle (s) démarche (s) m'invitent les propos de Clorivière ?